

ŒUVRES DE STEFAN ZWEIG
AUX ÉDITIONS BELFOND

- Le monde d'hier*, 1982, nouvelle traduction 1993
- La guérison par l'esprit*, 1982
- Le combat avec le démon*, 1983
- Trois poètes de leur vie*, 1983
- Ivresse de la métamorphose*, 1984
- Émile Verhaeren*, 1985
- Journaux 1912-1940*, 1986
- Destruction d'un cœur*, 1987
- Trois maîtres*, 1988
- Les très riches heures de l'humanité*, 1989
- L'amour d'Erika Ewald*, 1990
- Clarissa*, 1992
- Un mariage à Lyon*, 1992
- Amerigo*, 1992
- Wondrak*, 1994

STEFAN ZWEIG

TROIS
MAÎTRES

BALZAC, DICKENS
DOSTOÏEVSKI

Traduit de l'allemand par
Henri Bloch et Alzir Hella

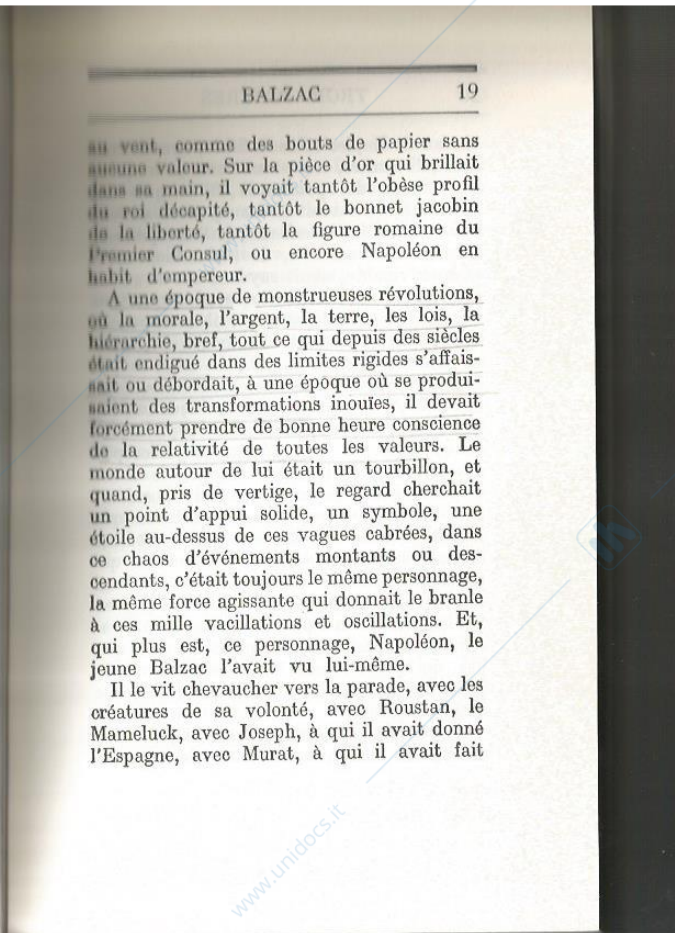
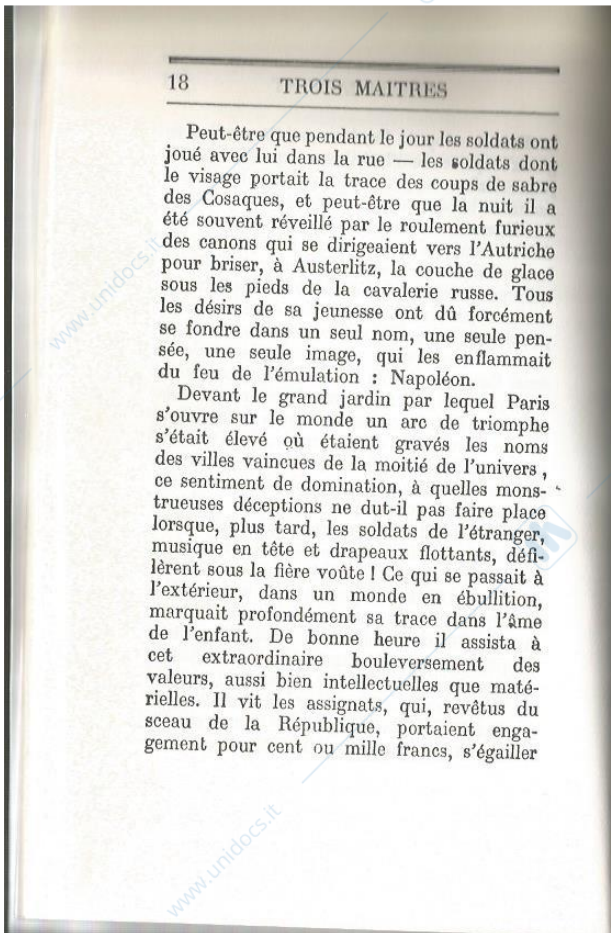
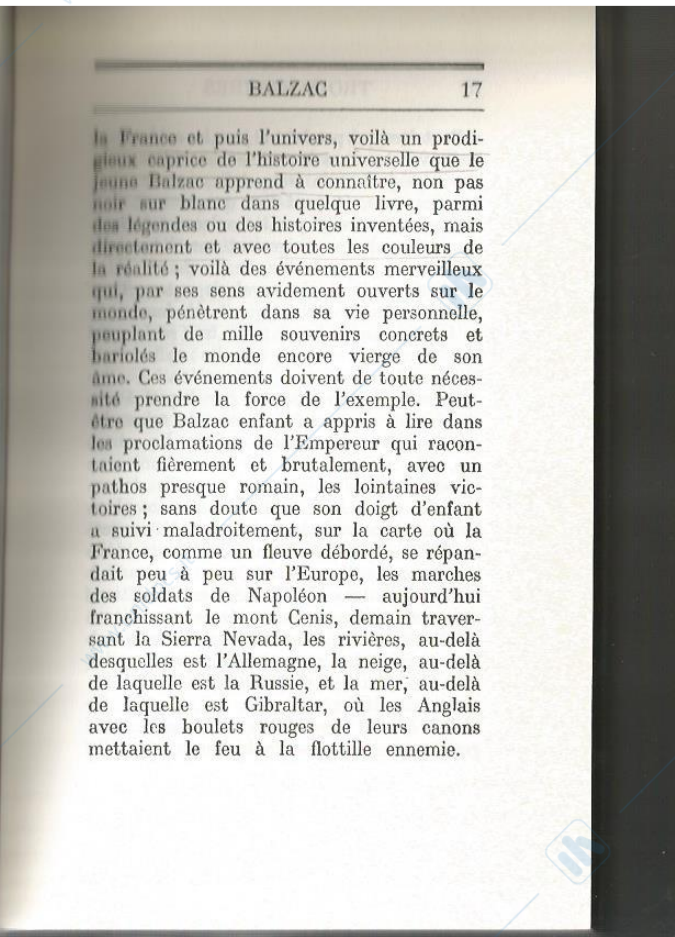
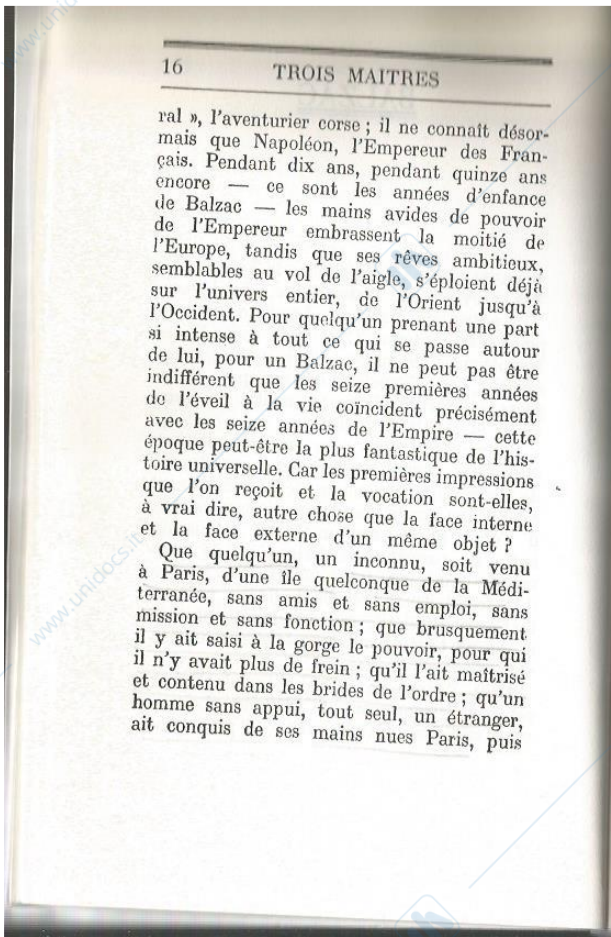
belfond
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

BALZAC

BALZAC est né en 1799 dans la Touraine, la province de l'abondance, la joyeuse patrie de Rabelais. La date vaut la peine d'être retenue. C'est cette année-là que Napoléon — le monde, déjà agité par ses exploits, ne l'appelait encore que Bonaparte — revint d'Égypte, moitié en vainqueur et moitié en fugitif.

Il avait combattu sous des constellations étrangères, devant les Pyramides, ces témoins de pierre ; puis, fatigué de mener péniblement à bout une œuvre grandiosement commencée, il s'était glissé, sur un esquif minuscule, entre les corvettes de Nelson qui le guettaient ; quelques jours après son arrivée, il rassemblait une poignée de fidèles, balayait le Corps législatif, qui lui faisait obstacle et, en un tour de main, se saisissait du gouvernement de la France.

1799, l'année de la naissance de Balzac, est le commencement de l'Empire. Le nouveau siècle ne connaît plus « le petit géné-



cadeau de Naples et de la Sicile, avec Bernadotte, le traître, avec tous ceux pour qui il avait forgé des couronnes et conquis des royaumes, qu'il avait élevés du néant de leur passé dans la splendeur de son présent. Pendant une seconde, de façon bien nette et bien vivante, avait rayonné sur la rétine de l'enfant une image plus grande que tous les exemples de l'Histoire : il avait vu le Grand Conquérant de l'Univers. Et, pour un enfant, voir un conquérant n'est-ce pas la même chose que désirer en devenir un soi-même ? A ce moment-là, en deux autres endroits, vivaient paisiblement deux autres conquérants : à Königsberg, un philosophe soumettait à la loi de la logique le chaos du monde, à Weimar un poète ne possédait pas moins le monde dans sa totalité que Napoléon avec ses armées. Mais c'étaient là pour longtemps encore des lointains qui restaient inconnus à Balzac. C'est d'abord l'exemple de Napoléon qui a fait naître en lui le désir de n'aspirer toujours qu'à l'ensemble, de chercher avidement à saisir non pas quelque richesse isolée mais toute la plénitude de l'univers — enfin cette fiévreuse ambition.

Une telle monstrueuse volonté de puissance universelle n'arrive pas tout de suite à

trouver son chemin. Balzac ne se décide d'abord pour aucune profession. Né deux années plus tôt, il aurait pris rang à l'âge de dix-huit ans parmi les soldats de Napoléon, il eût peut-être, près de Belle-Alliance, donné l'assaut aux hauteurs où la mitraille anglaise balayait tout devant elle. Mais l'Histoire n'aime pas les répétitions. Au ciel orageux de l'époque napoléonienne succèdent des jours d'été clairs, amollissants et alanguissants. Sous Louis XVIII le sabre devient une épée de parade, le soldat un courtisan et l'homme politique un beau parleur ; ce n'est plus le poing de fer de l'action, la sombre corne d'abondance du hasard qui dispense les hauts emplois de l'État ; ce sont de douces mains de femmes qui distribuent grâces et faveurs. La vie publique s'ensable et tarit presque ; l'écume des événements s'efface devant le miroir poli d'un étang plat et stagnant. Avec les armes il n'y avait plus moyen de conquérir le monde. Si Napoléon était pris en exemple par quelque esprit hors de pair, il était, pour la multitude, un objet d'abomination.

Restait donc l'art. Balzac commence à écrire ; mais non pas comme les autres, pour gagner de l'argent, pour amuser, pour remplir une bibliothèque, pour défrayer les

conversations du Boulevard : ce qu'il ambitionne, dans la littérature, ce n'est pas un bâton de maréchal, mais la couronne impériale. Il commence dans une mansarde. Sous des noms d'emprunt, comme pour essayer ses forces, il écrit ses premiers romans. Ce n'est pas encore la guerre, mais simplement le « jeu de la guerre » ; ce ne sont que des manœuvres, ce n'est pas encore la bataille. Mécontent du résultat, insatisfait de ce qu'il obtient, il plante là le métier et pendant trois ou quatre ans se consacre à d'autres professions ; il prend place comme clerc dans l'étude d'un notaire ; il observe, il voit, il jouit, il promène son regard sur le monde, et puis il se remet à écrire. Mais cette fois-ci, de toute la force de sa monstrueuse volonté, il vise à l'absolu, avec une ambition gigantesque et fanatique, il néglige le détail, le phénomène particulier, la chose isolée et détachée pour ne s'intéresser qu'à l'évolution des grandes masses et pour n'étudier que les rouages mystérieux des instincts primitifs.

Extraire du fouillis des événements les éléments purs ; de l'embrouillamini des chiffres le total ; du désordre l'harmonie ; de la vie telle qu'elle paraît l'essence de ce qui est ; faire passer le monde entier

dans sa cornue, le recréer, « en raccourci », suivant une exacte synthèse, animer de son propre souffle la création ainsi domptée et la diriger de ses propres mains : voilà désormais son but.

Rien ne doit être perdu de la variété de l'univers, et pour réduire cet infini à la mesure du fini et cette immensité à la mesure des possibilités humaines il n'y a qu'un procédé valable : la compression. Toute sa force travaille à comprimer les phénomènes, à les passer à travers un crible, où tout ce qui est superflu reste et où ne passent que les formes pures et significatives. Ensuite élaborer et concentrer ces formes dispersées dans la flamme de ses mains, faire de leur monstrueuse multiplicité un système logique et facile à comprendre — comme Linné a classé les milliards de plantes existantes en d'étroites catégories ou comme le chimiste réduit les innombrables combinaisons qu'offre la nature à quelques éléments fondamentaux — voilà désormais son ambition. Il simplifie le monde pour pouvoir ensuite le dominer ; il comprime l'univers qu'il a ainsi dompté dans le grandiose carcan de la *Comédie humaine*.

Grâce à ce procédé de distillation, ses personnages sont toujours des types, toujours

des symboles caractéristiques d'une catégorie de gens, et une volonté inouïe d'art en a éliminé tout ce qui est superflu ou sans signification. Ces passions, en quelque sorte rectilignes, sont les ressorts cachés de *la Comédie humaine*; ces types purs en sont les acteurs; cet univers décorativement simplifié en représente les coulisses. Il concentre tout, en introduisant dans la littérature le système de la centralisation administrative.

Comme Napoléon, il fait de la France le pays maître de l'univers, avec Paris pour centre. Et à l'intérieur de ce cercle, dans Paris même, il trace plusieurs autres cercles: la noblesse, le clergé, les ouvriers, les poètes, les artistes, les savants. De cinquante salons aristocratiques il n'en fait qu'un seul — celui de la duchesse de Cadignan. De cent banquiers il fait le baron de Nucingen, de tous les usuriers, Gobseck, de tous les médecins, Horace Bianchon. Il fait en sorte que ces hommes habitent plus près l'un de l'autre que ce n'est le cas dans la réalité quotidienne; il fait en sorte qu'ils aient des relations plus fréquentes et qu'ils se combattent avec plus de véhémence. Là où la vie produit mille variations, lui ne connaît qu'un seul thème. Il ignore les types mixtes. Son

univers est plus pauvre que la réalité, mais il est plus intense. Car ses personnages sont des extraits, ses passions des éléments purs, ses tragédies des condensations.

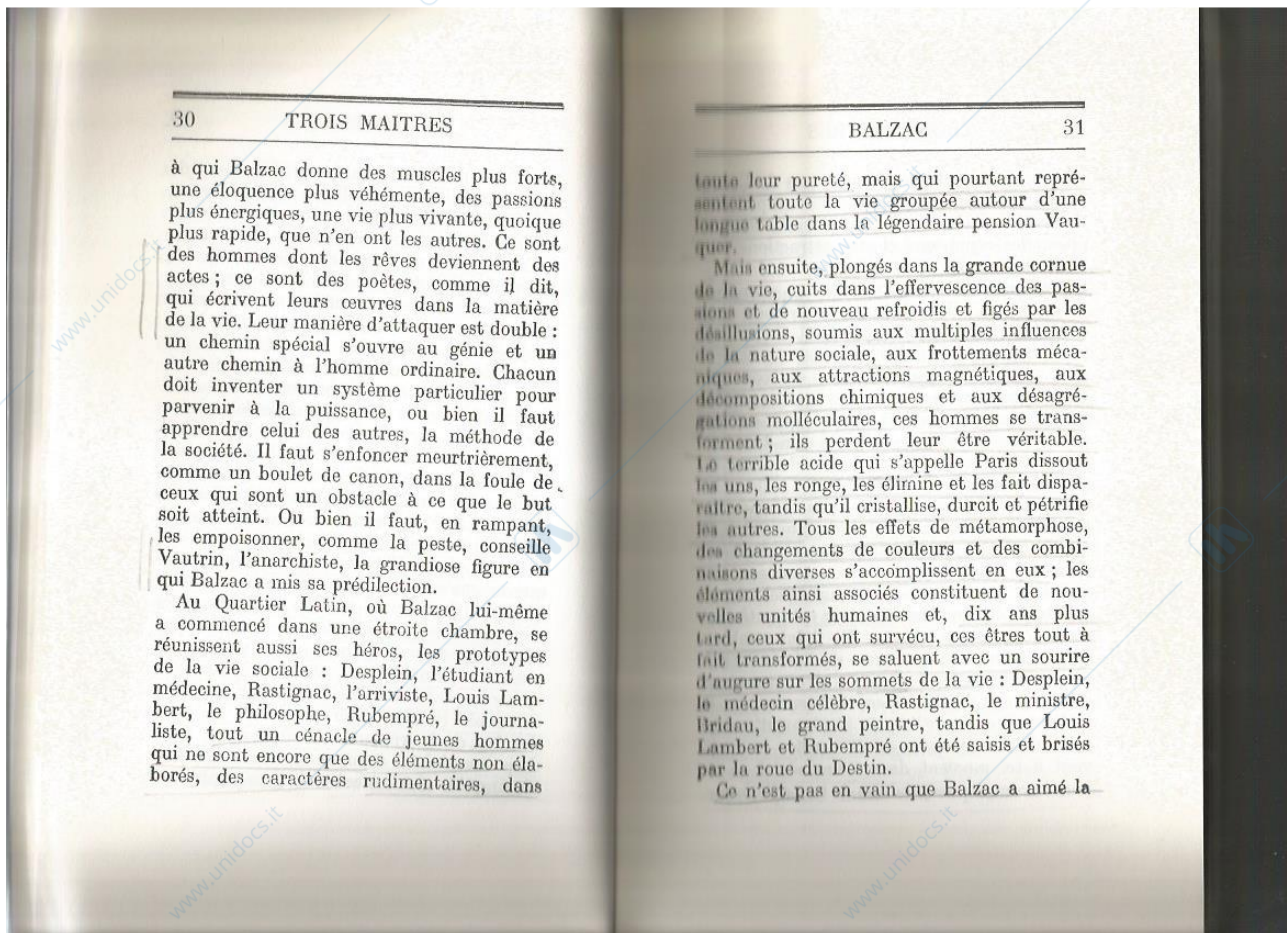
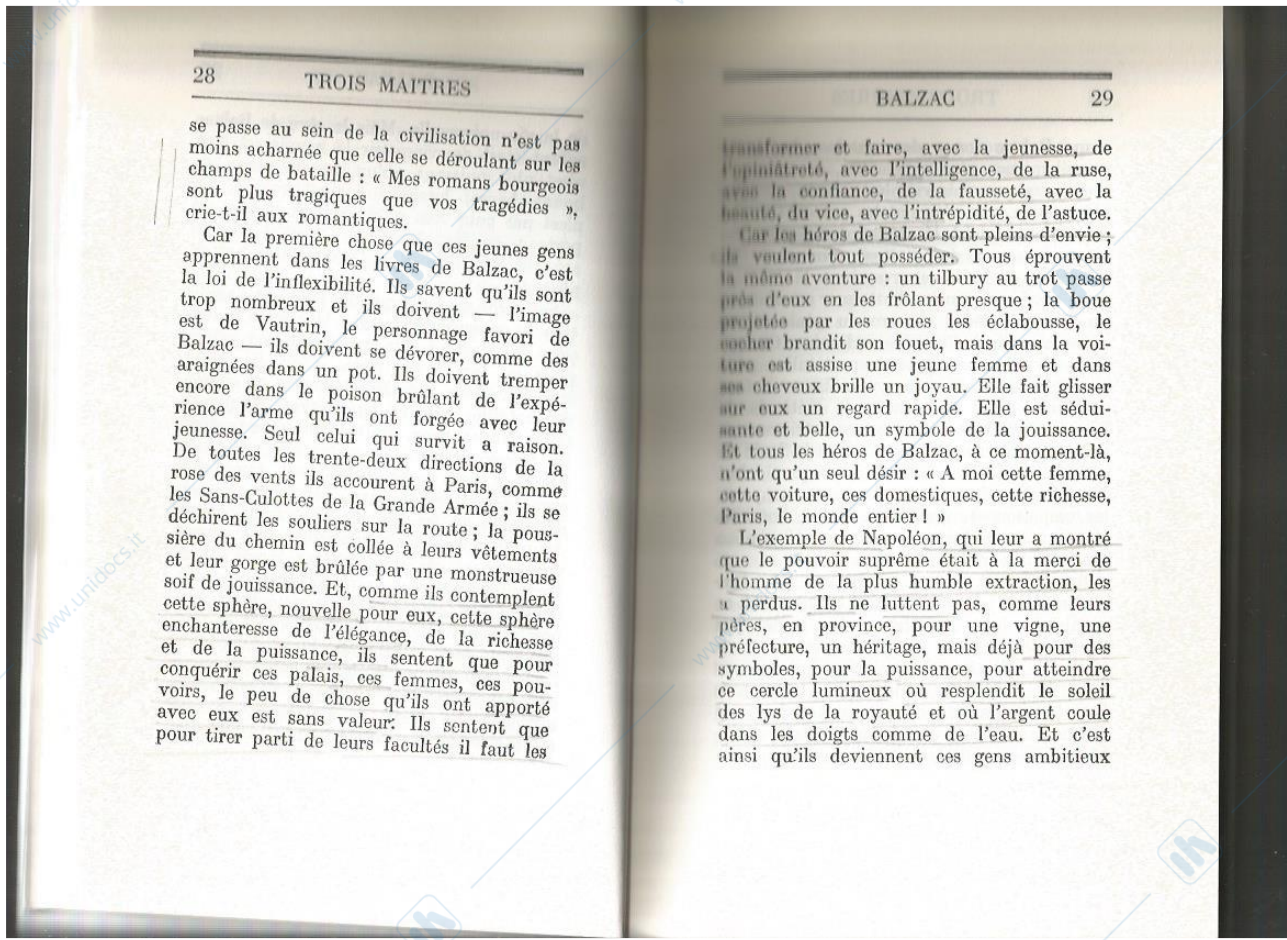
Comme Napoléon, il commence par conquérir Paris. Puis il s'empare de chaque province l'une après l'autre; en quelque sorte chaque département envoie son orateur dans le parlement de Balzac, et puis, comme Bonaparte, le Consul victorieux, il répand ses troupes sur tous les pays. Il entre en campagne, il envoie ses personnages dans les fiords de la Norvège, dans les plaines brûlées, dans les plaines de sable de l'Espagne, sous le ciel couleur de feu de l'Égypte, au pont pris par la glace de la Bérésina; partout, sa volonté de puissance universelle se donne carrière, comme celle de son grand modèle. Et ainsi, de même que Napoléon se reposant entre deux campagnes créa le Code civil, Balzac, se reposant de la conquête du monde qu'il a réalisée dans *la Comédie Humaine*, donne un Code moral de l'amour et du mariage, un traité théorique et il trace encore, en souriant, au-dessus de la ligne de ses grands ouvrages qui embrassent toute la terre, l'arabesque copulante des *Contes drôlatiques*.

De la misère la plus profonde, des chau-

mières paysannes il passe aux palais du faubourg Saint-Germain; il pénètre dans les appartements de Napoléon, partout il fait sauter la quatrième muraille et découvre ainsi le secret des demeures les plus fermées; il campe avec les soldats sous les tentes de la Bretagne; il joue à la Bourse, il jette un regard dans les coulisses du théâtre, il observe le travail du savant; il n'y a pas de coin dans le monde où ne vienne briller sa flamme fascinatrice. Deux à trois mille personnages lui constituent une véritable armée et, mieux, c'est une armée qu'il a fait naître en frappant le sol et qu'il a créée de ses seules mains. Ils sont venus à lui du néant, tout nus, et il leur donne des vêtements, il leur distribue des titres et des richesses, comme Napoléon à ses maréchaux, et il les leur reprend; il joue avec eux, il les lance les uns sur les autres. Innombrable est la multiplicité des événements qu'il construit ainsi et immense est le paysage se déployant derrière ces événements. Comme Napoléon est unique dans l'histoire moderne, unique aussi dans la littérature des temps nouveaux est cette conquête du monde que met en œuvre *la Comédie humaine*, cette concentration — dans les deux mains d'un écrivain — d'un raccourci

de la vie universelle. Mais le rêve de Balzac enfant était de conquérir le monde, et rien n'est plus puissant qu'un dessein conçu de bonne heure, lorsqu'il devient réalité. Ce n'est pas pour rien qu'il avait écrit sous un portrait de Napoléon: « Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume. »

Ses héros sont comme lui. Tous ont l'ambition de conquérir le monde. Une force centripète les arrache à leur province, à leur patrie, pour les lancer sur Paris. C'est là qu'est leur champ de bataille, c'est vers ce champ de bataille que se précipitent cinquante mille jeunes gens, toute une armée, dont les forces vierges et intactes brûlent de se dépenser, dans le bouillonnement d'une obscure énergie, et ici, dans cet étroit espace, ils bondissent les uns sur les autres, comme des projectiles; ils s'anéantissent, ils s'élèvent vers le succès ou se précipitent dans l'abîme. Personne ne trouve sa place toute préparée. Chacun doit conquérir la tribune pour pouvoir parler au monde et chacun doit se faire une arme de ce métal malléable et dur comme l'acier qui s'appelle la jeunesse; chacun doit concentrer ses énergies en de véritables explosifs. La fierté de Balzac est d'avoir été le premier à montrer que cette lutte qui



chimie, qu'il a étudié les ouvrages de Cuvier et de Lavoisier. Car dans ce multiple processus des actions et des réactions, des affinités, des répulsions et des attractions, des éliminations, des décompositions et des cristallisations, dans la simplification atomique du composé, il voyait plus distinctement qu'ailleurs l'image du corps social. Sa conception, qu'il appelait lamarckisme — et que plus tard Taine a solidifiée en concepts philosophiques — était que tout ensemble n'influe pas moins sur l'unité qui en fait partie que l'unité elle-même à son tour sur l'ensemble; que chaque individu est un produit formé par le climat, le milieu, les mœurs, le hasard et tous les germes de destinée qui viennent le frôler et que chaque être puise son essence dans une atmosphère, pour rayonner lui-même à son tour sur une nouvelle atmosphère; cet universel déterminisme du monde intérieur et extérieur était pour lui un axiome. Et il lui semblait que la tâche la plus haute de l'artiste était d'enregistrer cette empreinte de l'organique dans l'inorganique et ces influences de la matière vivante sur l'esprit, ainsi que d'établir le bilan des richesses intellectuelles se trouvant à tel moment dans l'être social et de faire le compte des produits de toute l'époque.

Tous les flots de l'existence se compénétrant, toutes les forces sont en mouvement, et aucune n'est libre.

Un relativisme aussi illimité a nié toute continuité, même celle du caractère. Balzac a toujours fait modifier ses personnages par les événements, qui les modèlent comme une glaise dans la main du Destin. Même les noms de ses héros embrassent une réalité en évolution, et non une unité. Dans une vingtaine des livres de Balzac passe le baron de Rastignac, pair de France. On croit déjà le connaître pour l'avoir vu dans la rue, dans un salon ou en avoir entendu parler dans le journal, cet arriviste sans scrupule, ce prototype d'un brutal et impitoyable profiteur parisien, qui comme une anguille glisse à travers toutes les mailles des lois et incarne magistralement la morale d'une société corrompue. Mais voici un livre dans lequel vit aussi un Rastignac, le jeune noble sans fortune, que ses parents envoient à Paris avec beaucoup d'espoir et peu d'argent, caractère tendre, doux, modeste et sentimental. Et le livre raconte comment il tombe dans la pension Vauquer, dans cette cuve magique de figures, dans un de ces raccourcis de génie où Balzac fait tenir entre quatre murs mal tapissés toute la

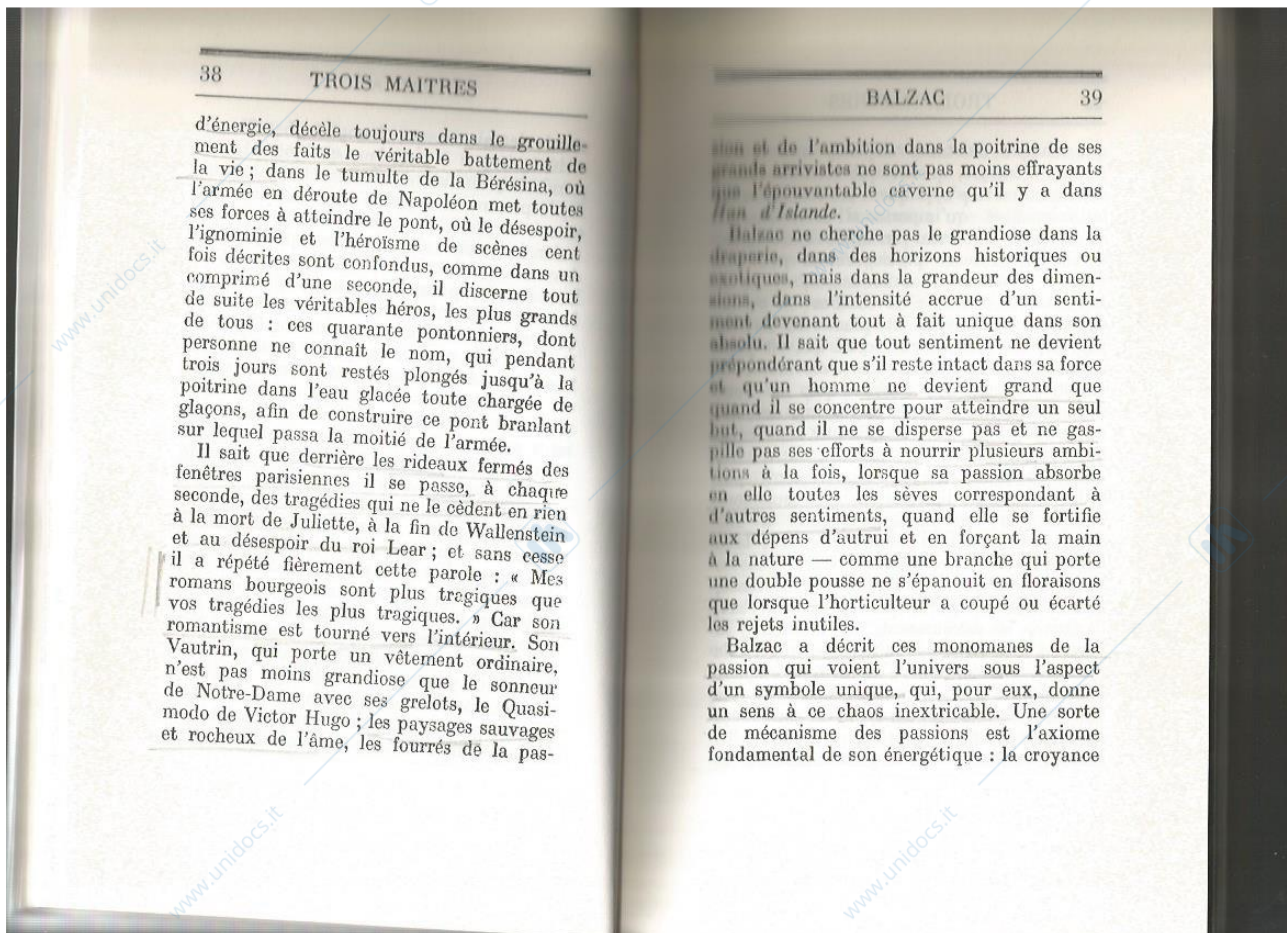
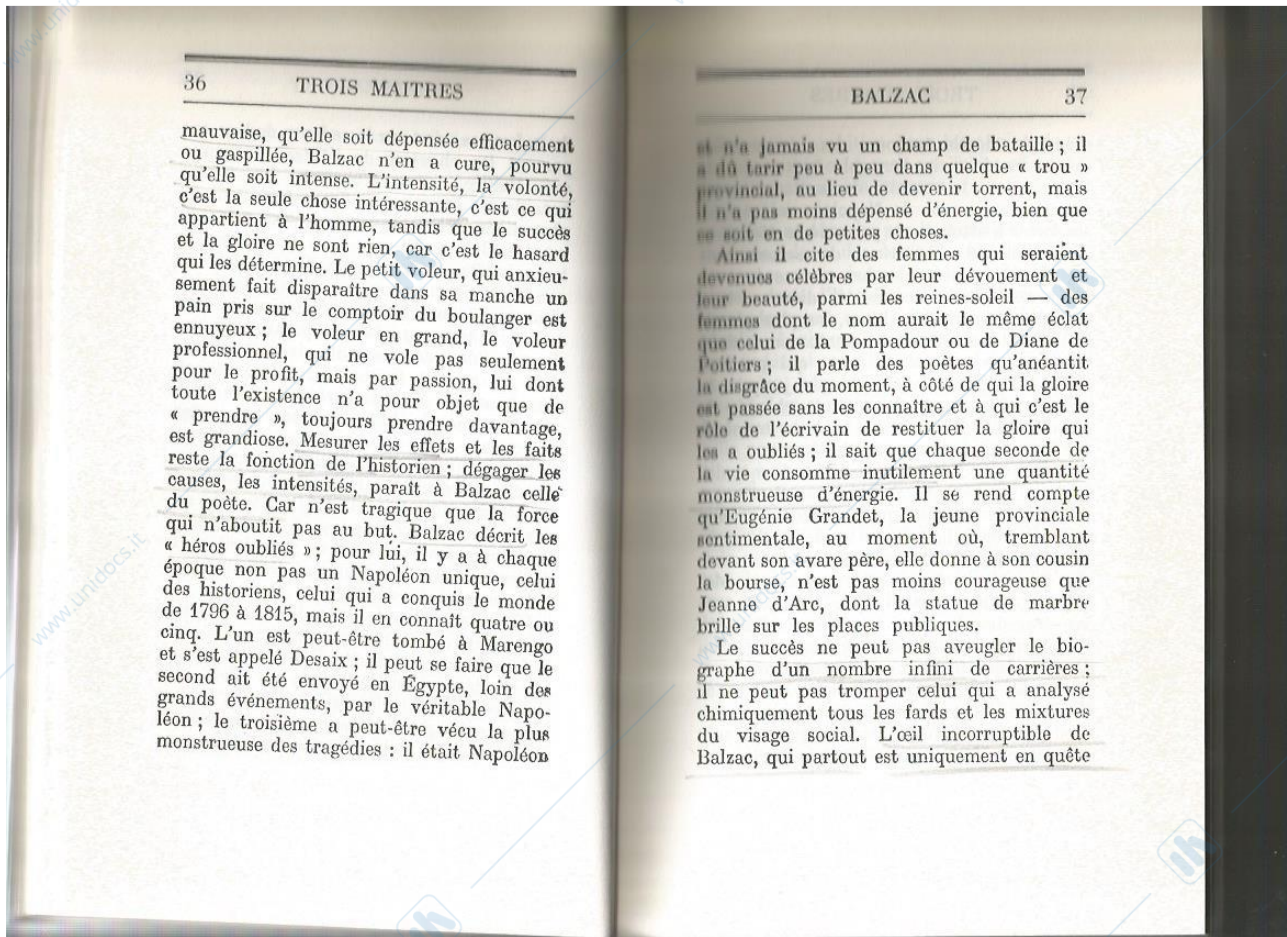
variété des tempéraments et des caractères qu'englobe l'existence; et là il voit la tragédie du père Goriot, ce roi Lear inconnu; il voit comment les princesses de pacotille du faubourg Saint-Germain volent avidement leur vieux père; il voit toute la vilénie de la société analysée dans une seule tragédie.

Et, comme enfin il suit le cercueil du vieillard trop bon, seul avec un valet et une servante, comme dans une heure d'indignation il voit Paris s'étendre à ses pieds, des hauteurs du Père-Lachaise jaune et livide comme un mauvais abcès, il connaît du coup toute la science de la vie. A ce moment-là il entend retentir à son oreille la voix de Vautrin, sa doctrine d'après laquelle il faut traiter les hommes comme des chevaux de poste, les harceler de coups de fouet tant qu'ils sont devant la voiture et puis les laisser crever quand ils sont arrivés au but; dans cette seconde-là, il devient le baron Rastignac que l'on rencontre dans les autres livres, le profiteur sans scrupule et inexorable, le pair et roi de Paris.

Tous les héros de Balzac vivent cette seconde à la croisée des chemins. Tous ils deviennent des soldats dans la guerre de tous contre tous; chacun va à l'assaut

de la fortune, c'est sur le cadavre de l'un que passent les chevaux de l'autre. Chacun a son Rubicon, son Waterloo; les mêmes batailles se livrent dans les palais, dans les chaumières et les tavernes; c'est cela que montre Balzac. Et que sous le masque de leurs habits, prêtres, médecins, soldats ou avocats sont en proie aux mêmes instincts, c'est ce que sait bien son Vautrin, qui joue à la fois tous ces rôles et paraît sous une dizaine de déguisements dans ses livres, mais en restant toujours le même et cela consciemment. Sous la surface nivelée de la vie moderne, la lutte se poursuit sourdement. Car l'ambition intérieure agit en sens inverse du nivellement extérieur. Aucune place n'étant réservée pour personne — comme autrefois au roi, à la noblesse, aux prêtres — chacun ayant droit à tout, les efforts des individus se décuplent et la diminution des possibilités se traduit par le redoublement des énergies.

C'est précisément cette lutte meurtrière des énergies entre elles allant parfois jusqu'au suicide qui excite Balzac. Sa passion est de décrire, non pas dans ses effets mais dans son essence, l'énergie tendant à un but — comme expression de la consciente volonté de vivre. Que cette énergie soit bonne ou



que chaque existence dépense une même somme d'énergie, quelles que soient les illusions auxquelles s'appliquent ces tendances de la volonté et qu'importe si cette énergie se dilapide lentement en mille excitations, si elle se conserve précieusement pour les extases véhémentes et soudaines, ou si le feu vital se consume en combustion ou en explosion. Celui qui vit plus vite ne vit pas une vie plus courte; celui qui vit pour une seule passion ne vit pas avec moins de variétés. Pour une œuvre qui ne veut dépendre que des types dégageant des éléments purs, de tels monomanes sont seuls importants.

Les hommes tièdes n'intéressent pas Balzac; ceux qui l'intéressent sont seulement les hommes tout entiers adonnés à une chose, qui avec tous leurs nerfs, avec tous leurs muscles, avec toutes leurs pensées s'attachent à une des illusions de l'existence, que ce soit n'importe quoi: l'amour, l'art, l'avarice, le dévouement, la bravoure, la paresse, la politique, l'amitié. Peu importe le symbole choisi, pourvu que son emprise soit absolue. Ces « hommes à passion », ces fanatiques d'une religion qu'ils se sont créée ne regardent ni à droite ni à gauche. Ils parlent entre eux des langues différentes et

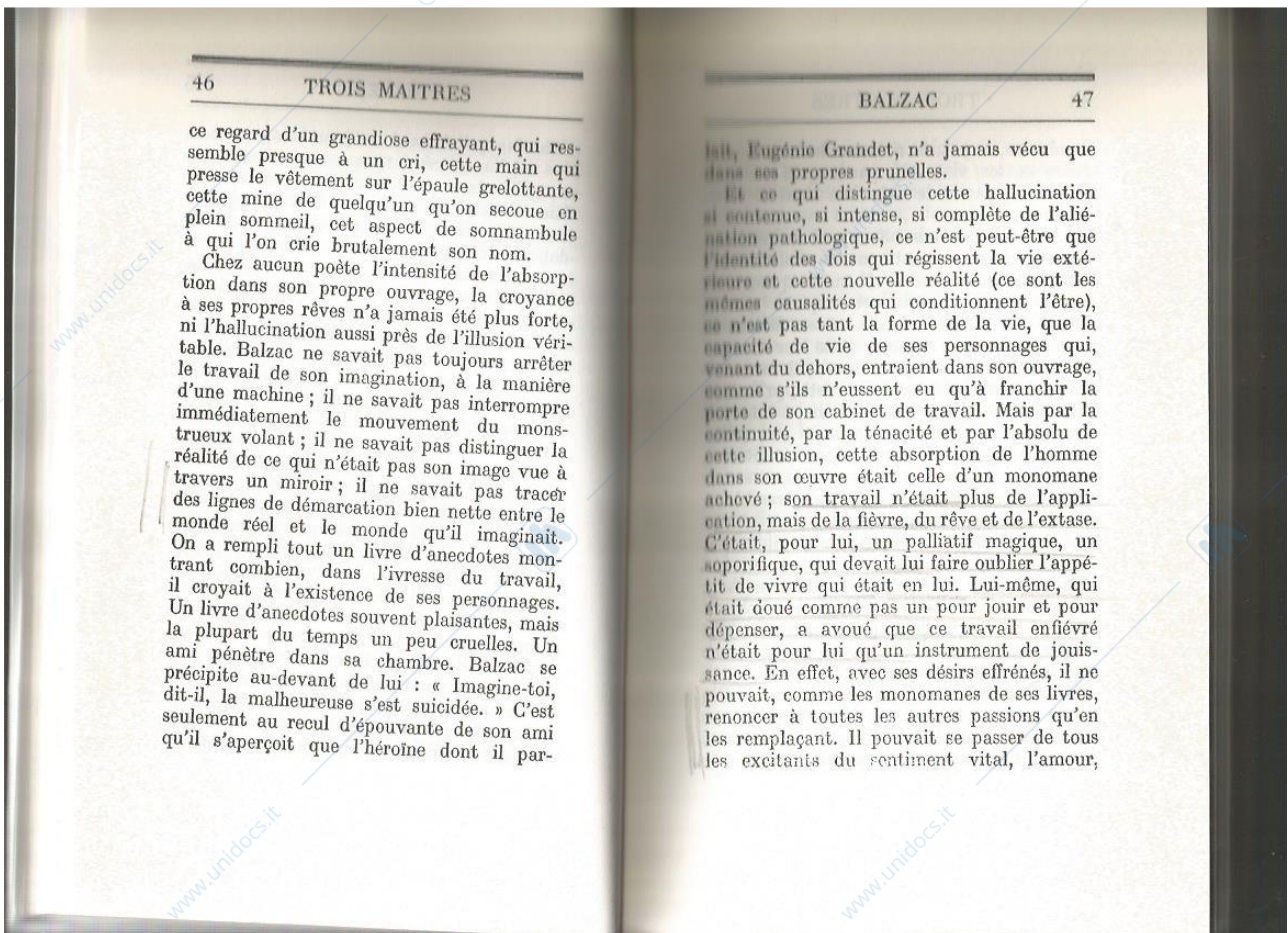
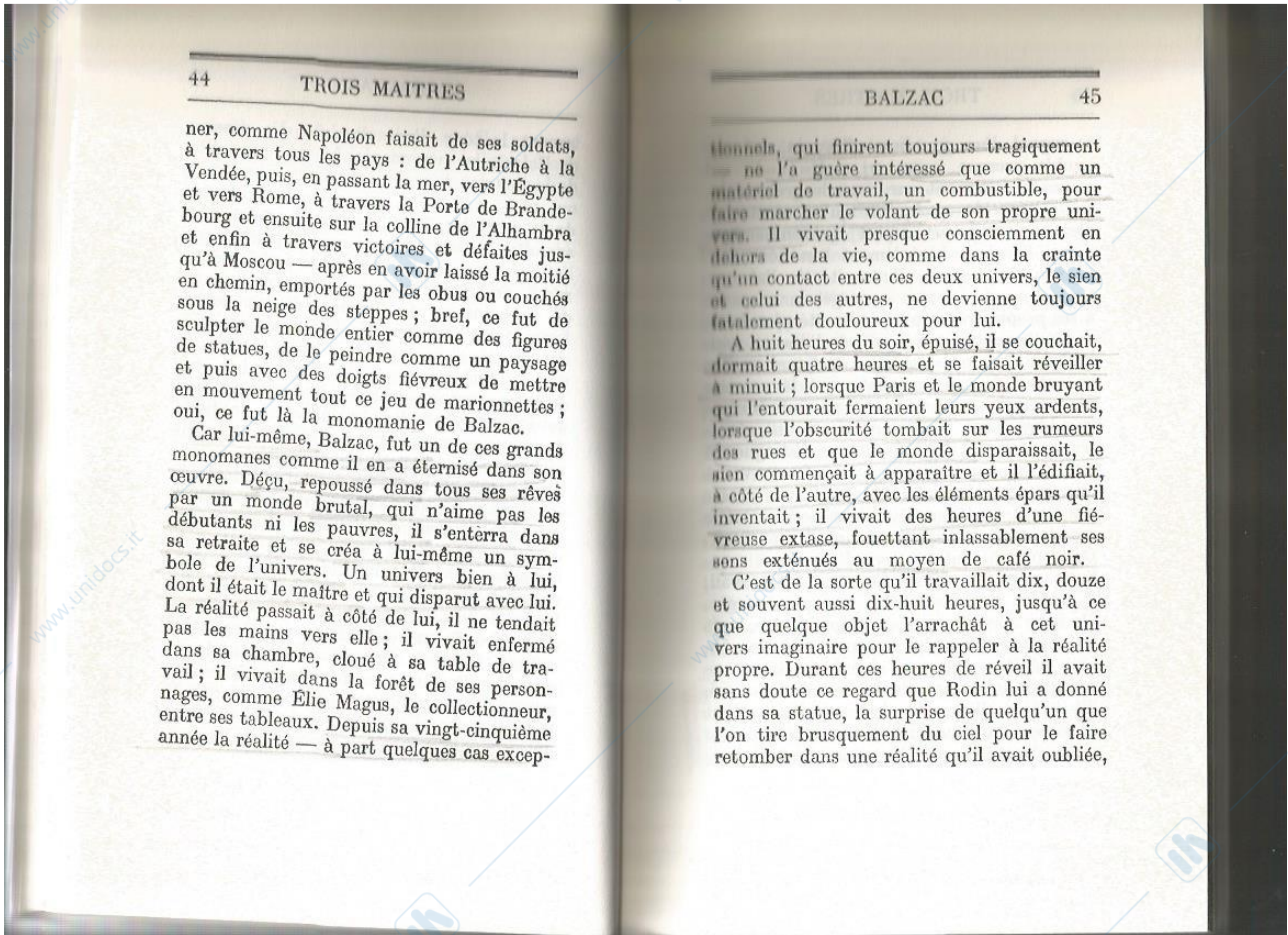
ils ne se comprennent pas. Offrez au monomane de la collection une femme, la plus belle du monde, il ne fera pas attention à elle; offrez à l'amoureux une brillante carrière, il la dédaignera; offrez à l'avare autre chose que de l'argent, il ne détournera pas les yeux de son coffre.

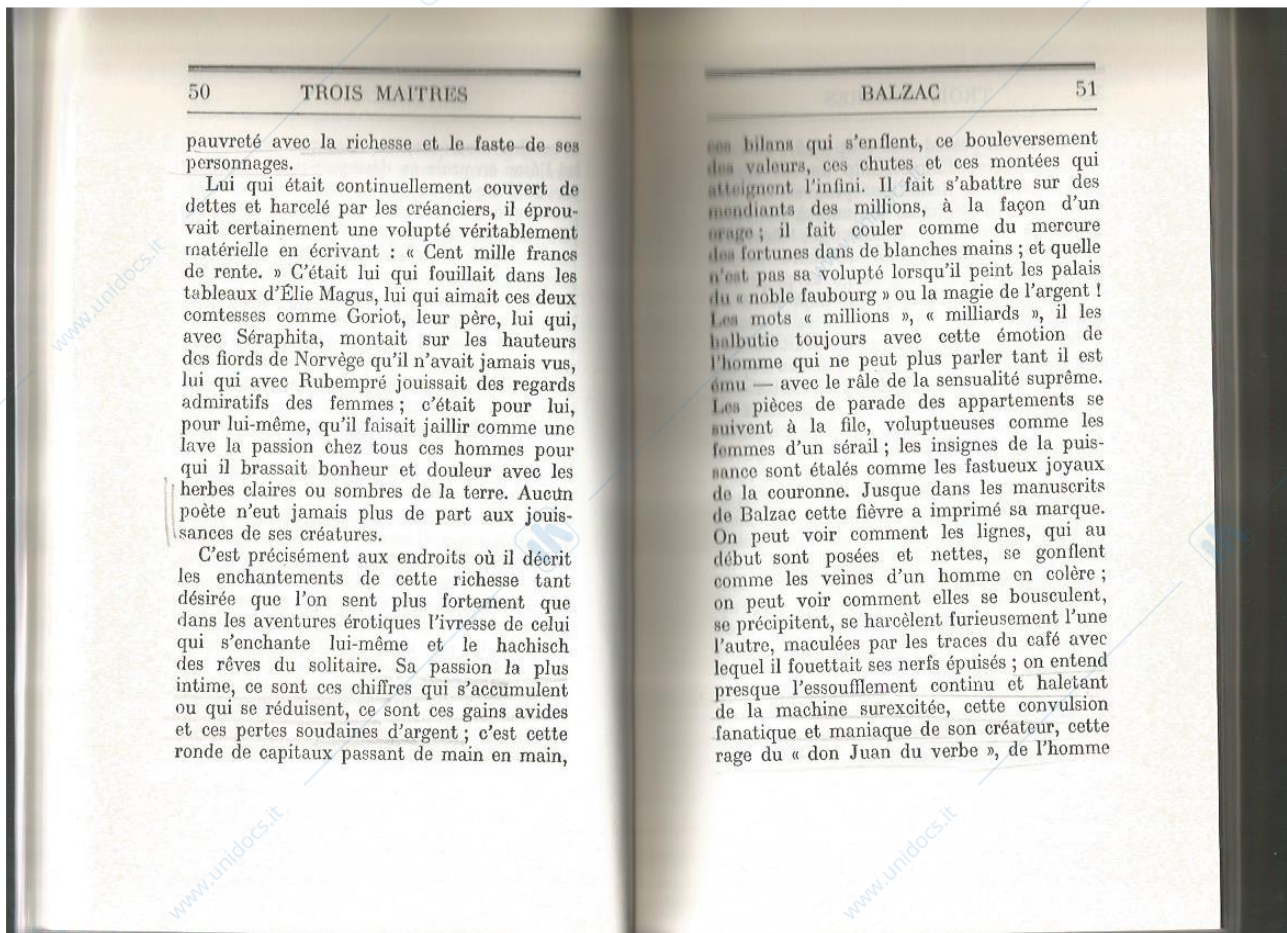
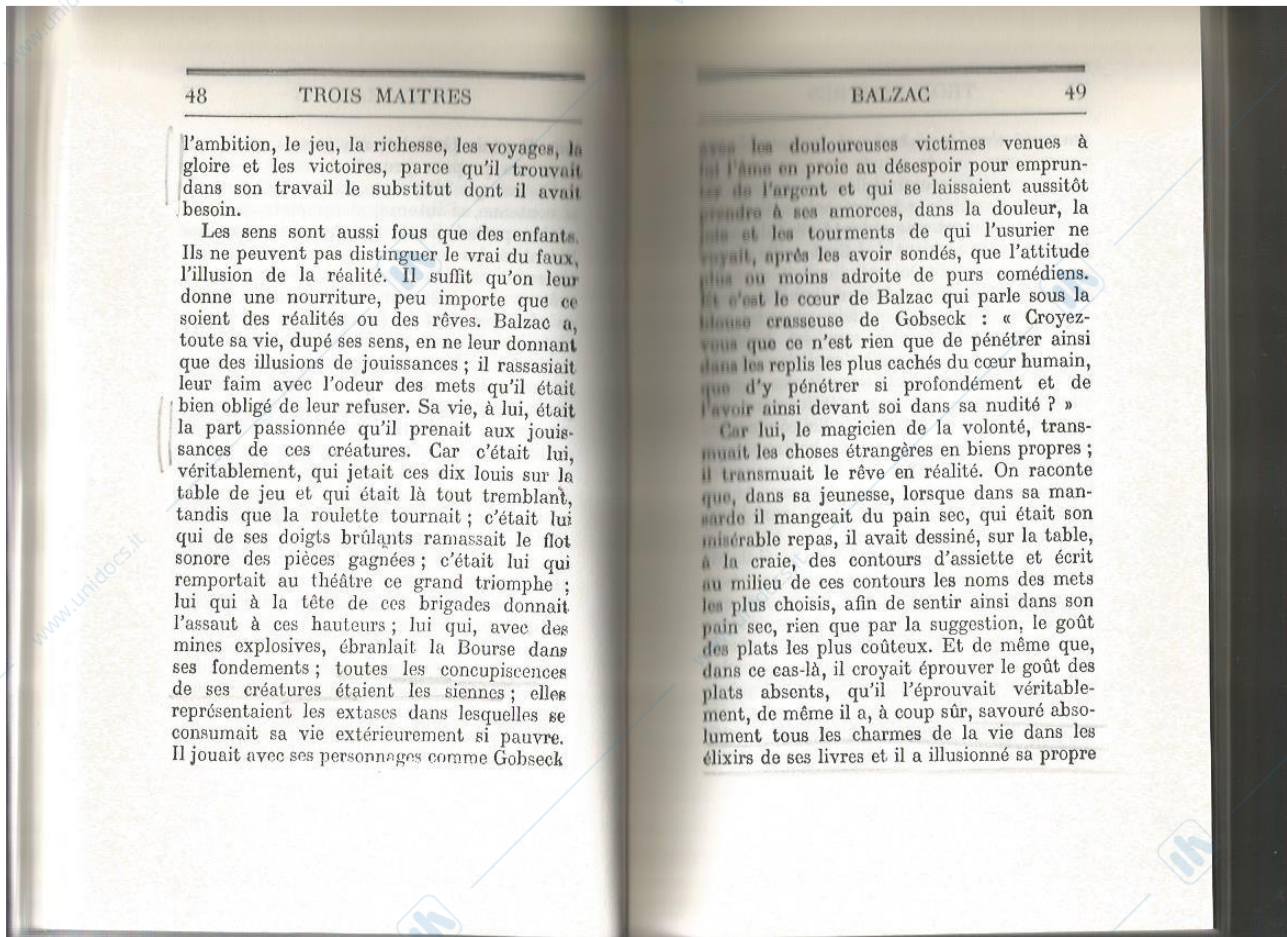
Mais si, par hasard, le monomane se laisse adoucir, s'il abandonne sa chère passion pour une autre, il est perdu. Car les muscles que l'on ne fait pas fonctionner dépérissent, les nerfs que pendant des années l'on ne fait pas agir s'ossifient et celui qui, pendant toute une vie d'homme, a été le virtuose d'une seule passion, l'athlète d'un seul sentiment n'est qu'un incapable et un maladroit en tout autre domaine. Un sentiment qui a été exacerbé jusqu'à devenir une monomanie fait violence aux autres, leur tarit la source d'eau vive et les fait périr de sécheresse, mais c'est pour absorber en lui tous leurs stimulants. Toutes les graduations et les péripéties de l'amour, jalousie et mélancolie, épuisement et extase, ont, pour l'avare, leur reflet dans la fureur de l'épargne et, pour le collectionneur, dans la rage de collectionner, car toute perfection absolue embrasse le total des possibilités sentimentales. L'intensité d'une passion unique

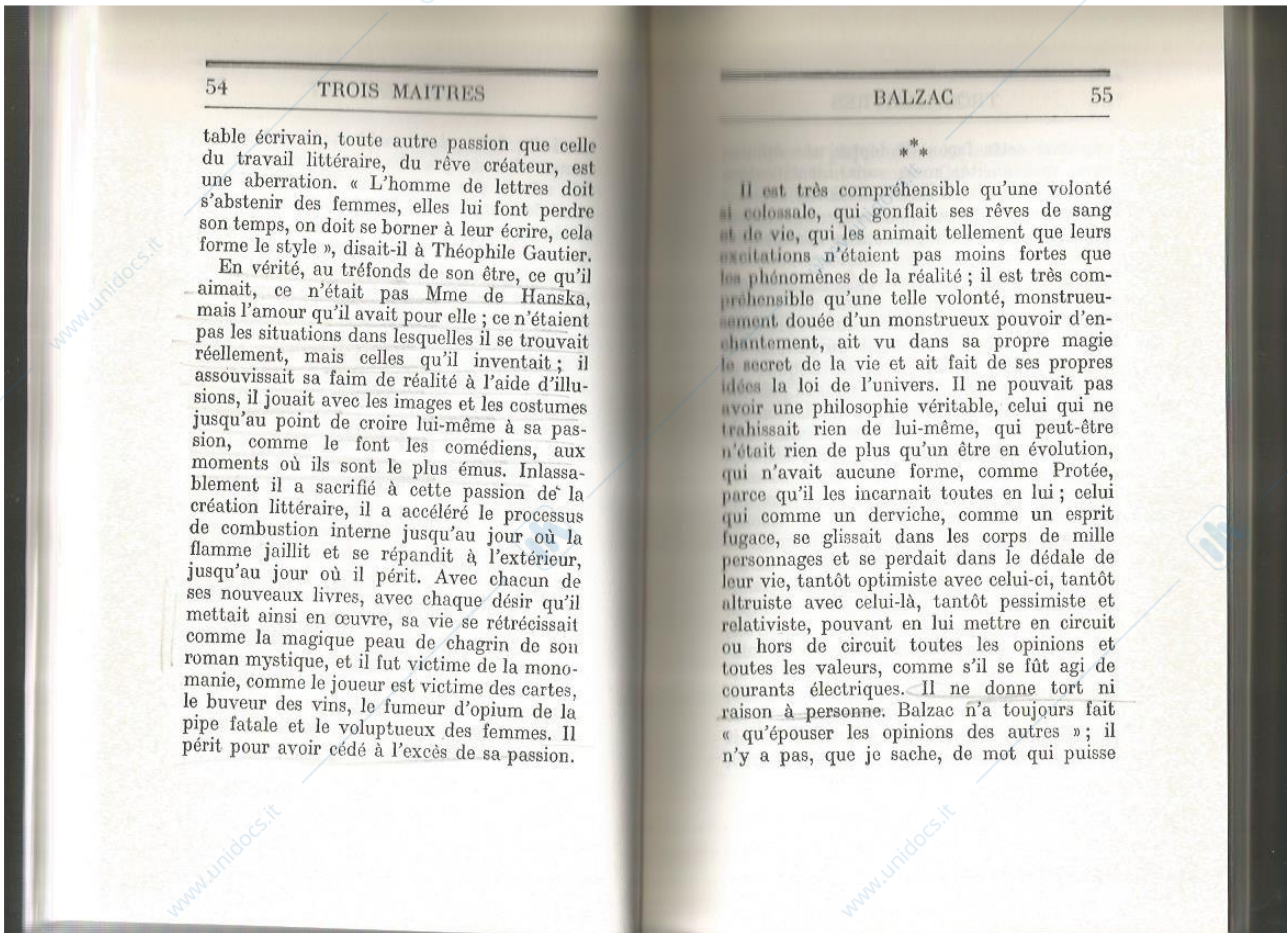
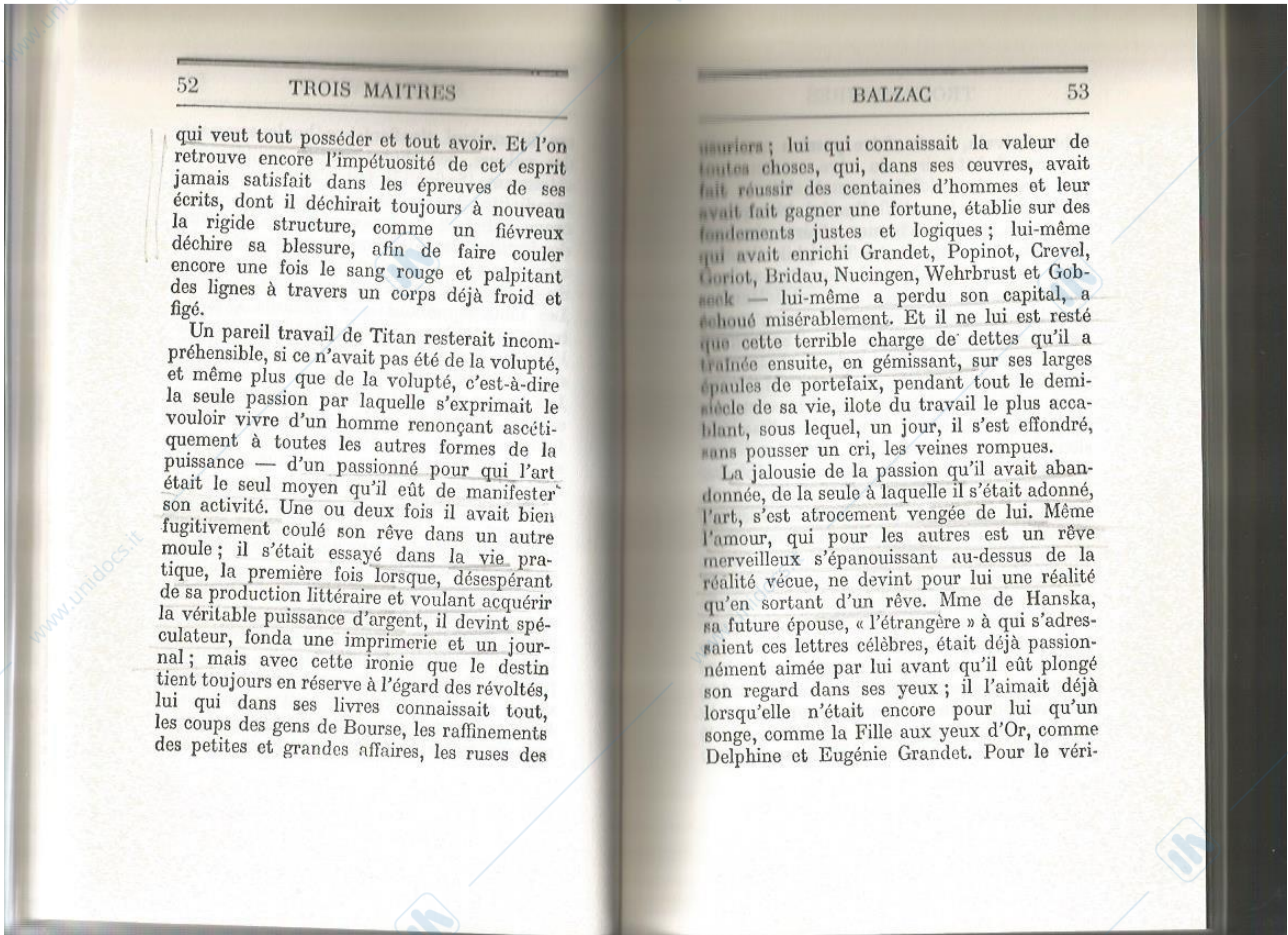
recueille dans les émotions qu'elle procure toute la variété des désirs négligés. C'est ici que s'embranchent les grandes tragédies balzaciennes.

Nucingen, l'homme d'argent, qui a ramassé des millions et qui est supérieur en habileté à tous les banquiers de l'Empire, devient un niais petit garçon dans les mains d'une courtisane; le poète qui se tourne vers le journalisme est écrasé par lui, comme un grain par la meule du moulin. Un songe qui embrasse l'univers, un symbole qui domine une existence est jaloux comme Jéhova: il ne tolère aucune autre passion à côté de lui. Et de ces passions aucune n'est plus grande ou plus petite qu'une autre; elles ne comportent pas plus un ordre hiérarchique que des paysages ou des rêves. Aucune d'elles n'est insignifiante: « Pourquoi n'écrirait-on pas la tragédie de la bêtise? » dit Balzac. « Celle de la honte, celle de la timidité, celle de l'ennui? » Ce sont là aussi des forces agissantes, des forces motrices; elles ont aussi leur importance, pourvu qu'elles soient assez intenses; même la ligne de l'existence la plus mesquine a de l'allure et un accent de beauté, pourvu qu'elle se déploie tout droit devant elle sans discontinuité ou qu'elle fasse complè-

tement le tour d'une destinée. La passion de Balzac, sa monomanie, fut de faire jaillir de la poitrine humaine ces forces primitives, ou, plus exactement, ces mille incarnations de la véritable force primitive, ce fut d'en accroître l'effervescence sous la pression de l'atmosphère, de les exciter par le sentiment, de les enivrer au moyen des élixirs de la haine et de l'amour, de les rendre furieuses et enragées, de faire en sorte que quelques-unes viennent se briser contre la pierre d'achoppement du hasard; ce fut de les presser ensemble et de les isoler l'une de l'autre, d'établir des liaisons, de bâtir des ponts entre les rêves de ces divers personnages, entre l'avare et le collectionneur, l'ambitieux et l'égoïste; ce fut de déplacer sans cesse le parallélogramme des forces, dans chaque destinée d'ouvrir l'abîme menaçant, au pied de la montagne ou au bas de la vallée, où se déchaîne l'orage de la passion, de précipiter ces forces de haut en bas, de les lancer de bas en haut et, ce faisant, de fixer d'un œil enflammé et fasciné ce jeu changeant, comme Gobseck fixe les diamants de la comtesse Restaud; ce fut de ranimer sans cesse avec le soufflet le feu défaillant, de harceler ses personnages comme des esclaves, de ne jamais les laisser reposer, de les trai-







exprimer cette façon d'adopter une opinion avec spontanéité, mais sans identification durable avec elle. Il était tout entier enfermé dans l'instant présent, dans la cage thoracique de ses personnages et il se laissait aller au fil de leurs passions et de leurs vices.

Pour lui, il n'y avait qu'une chose qui fût vraie et immuable, c'était la volonté poussée à un degré extraordinaire; c'était ce Sésame magique qui lui ouvrait, à lui étranger, les rochers derrière lesquels se cachait ce qu'il y a d'inconnu dans la poitrine humaine — ce mot magique qui le conduisait dans les plus sombres abîmes du sentiment des hommes et qui lui permettait d'en remonter chargé de ce que leur existence contenait de plus noble. Il devait, plus que tout autre, être enclin à attribuer à la volonté un pouvoir ayant sa répercussion du spirituel dans le matériel et à la considérer comme principe de vie et souveraine de l'univers. Il avait conscience que la volonté, ce fluide qui, irradié par Napoléon, ébranlait l'univers, renversait des empires, faisait des rois, commandait des millions de destinées, il avait conscience que cette vibration immatérielle, cette pure pression atmosphérique d'une chose spirituelle s'exerçant extérieurement devait aussi se manifester dans l'ordre matériel,

modeler la physionomie et influencer le physique de tout le corps. Car de même qu'une excitation momentanée stimule chez tout homme l'expression, embellit les traits de la brute et même de l'idiot et leur donne du caractère, à plus forte raison combien une volonté énergique, une passion chronique ne devait-elle pas sculpter la matière du visage humain.

Une figure était pour Balzac un vouloir vivre pétrifié, un caractère fondu dans le bronze, et de même que l'archéologue a pour mission à l'aide des vestiges de pierres de reconstituer toute une civilisation, de même il lui semblait nécessaire que l'écrivain fût capable, d'après un visage et d'après l'atmosphère entourant une personne, de découvrir quelle est sa culture intérieure.

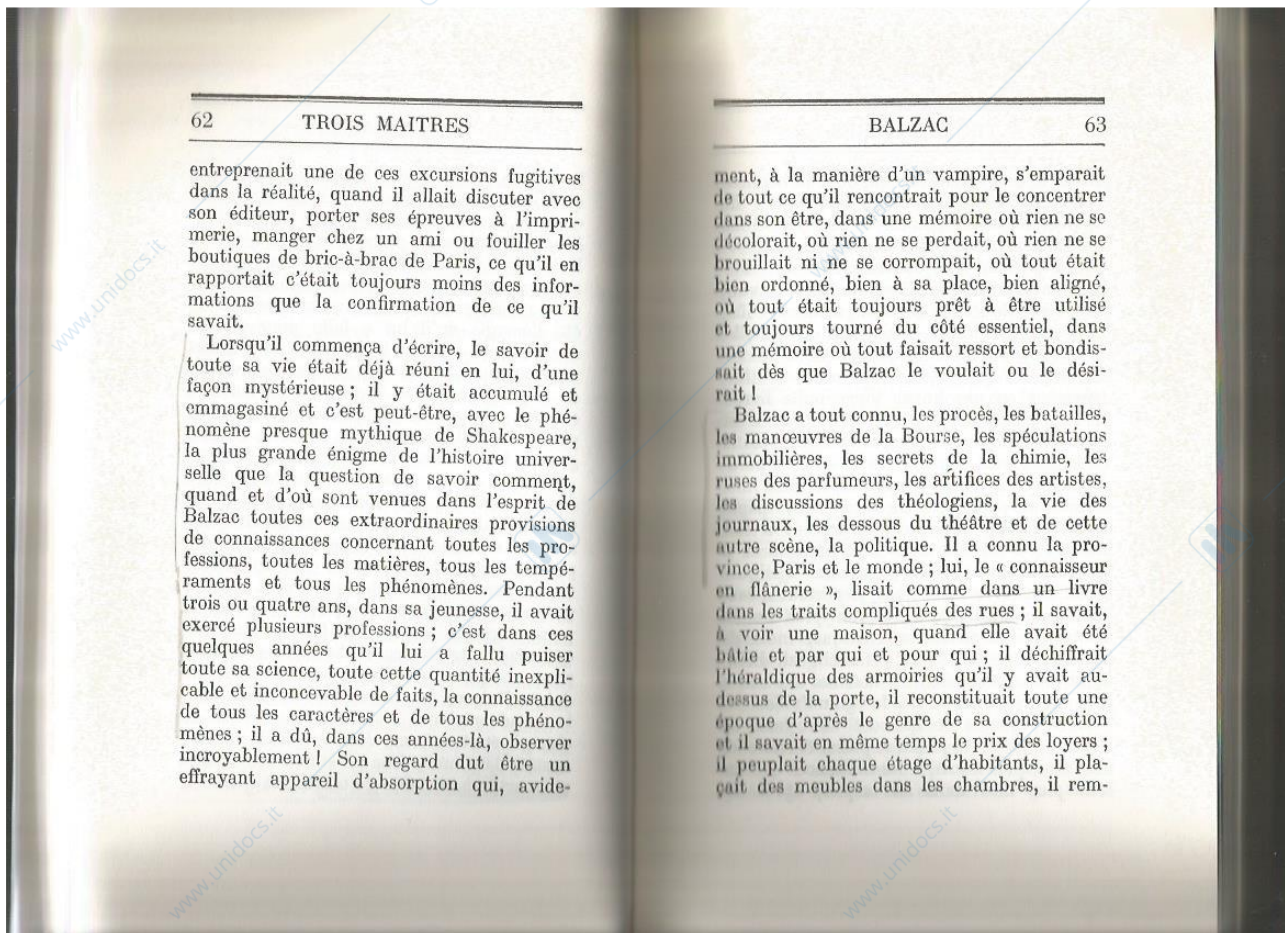
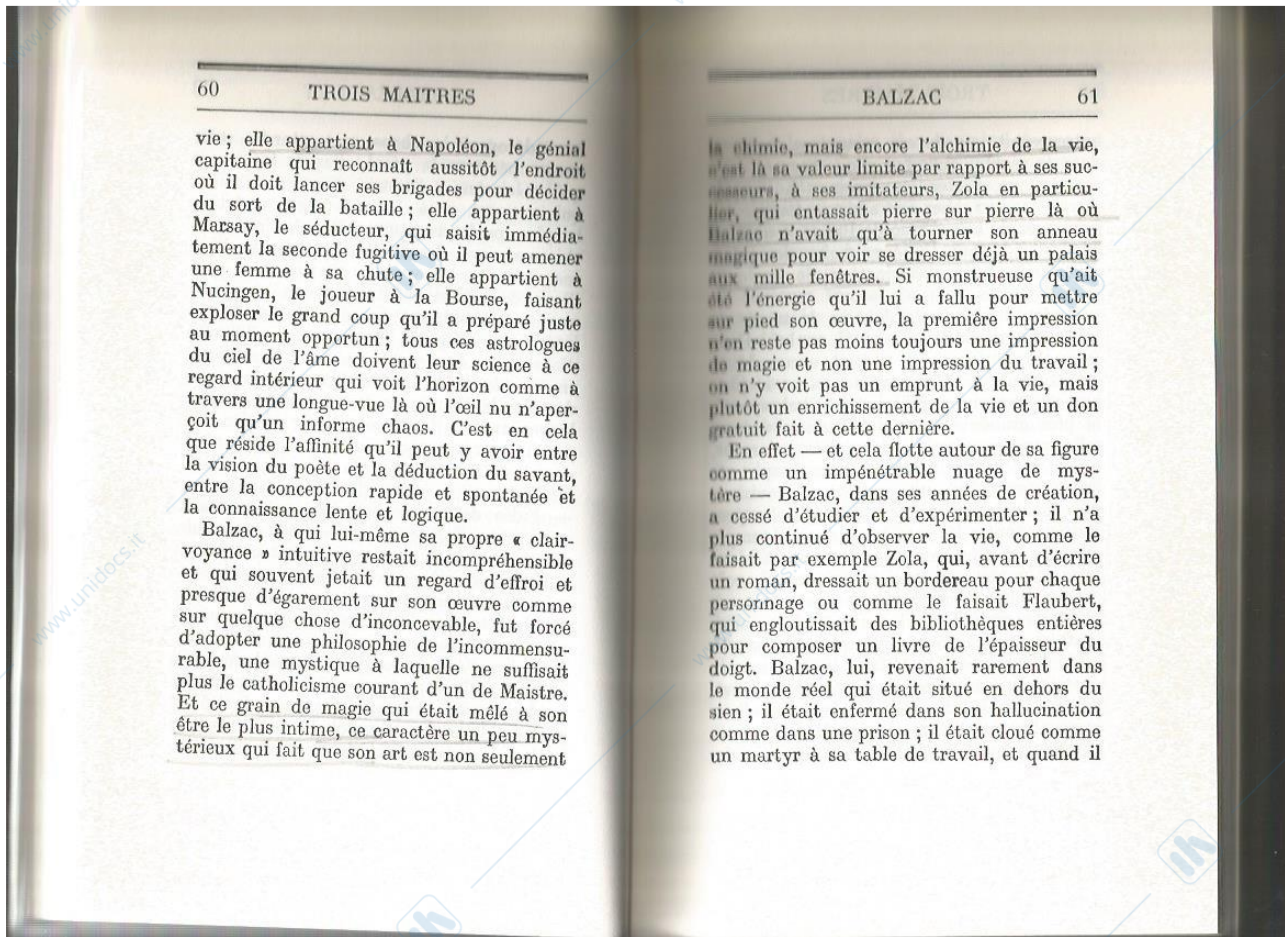
C'est cette physiognomonie qui lui fit aimer la doctrine de Gall, sa topographie des facultés localisées dans le cerveau; c'est elle qui l'amenait à étudier Lavater, qui également ne voyait dans la figure humaine pas autre chose que le vouloir vivre devenu chair et os, que le caractère se manifestant physiquement. Tout ce qui confirmait cette magie, cette mystérieuse action réciproque du moral et du physique, était pour lui chose bien venue. Il croyait à la doctrine de Mesmer sur

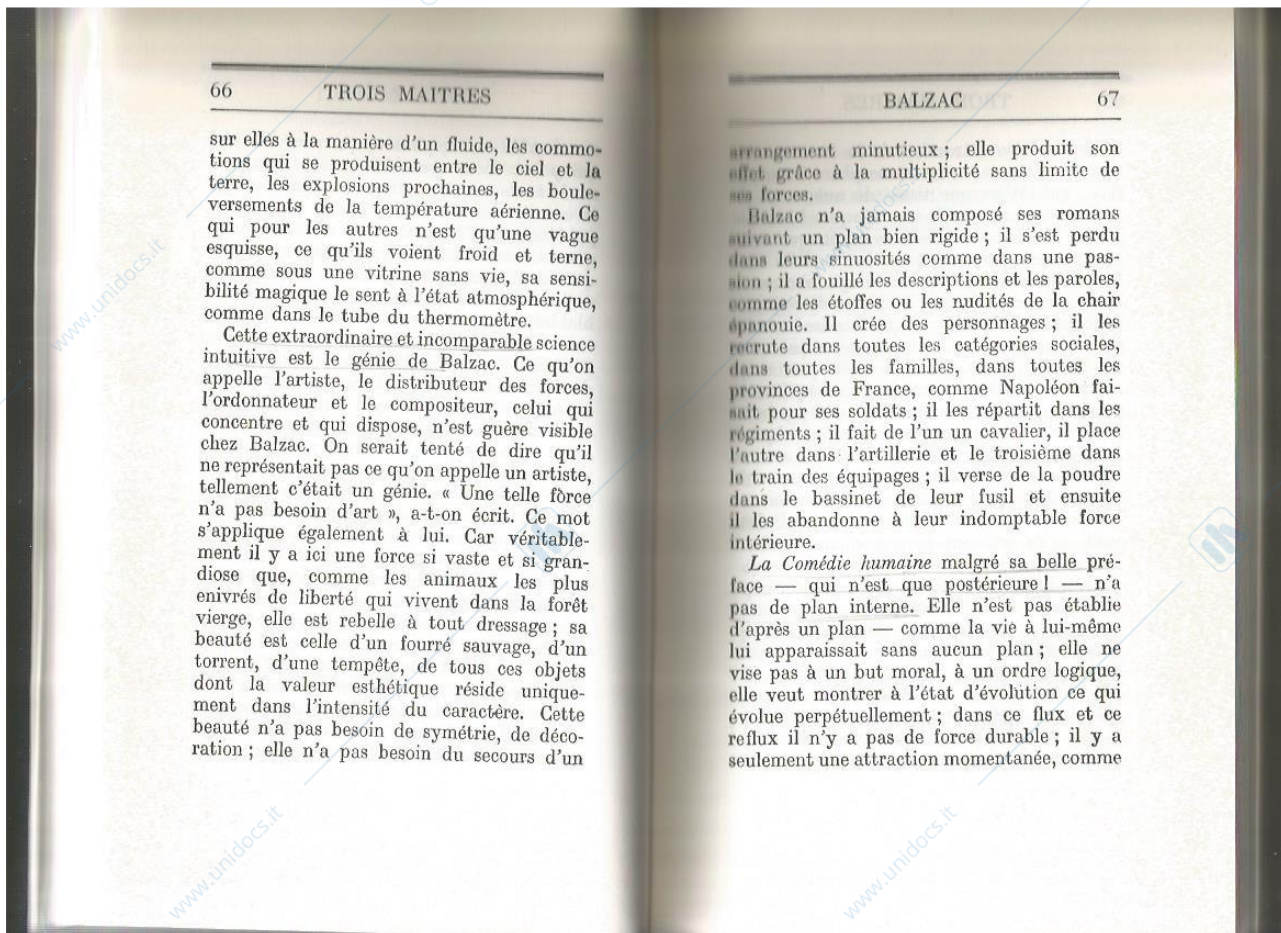
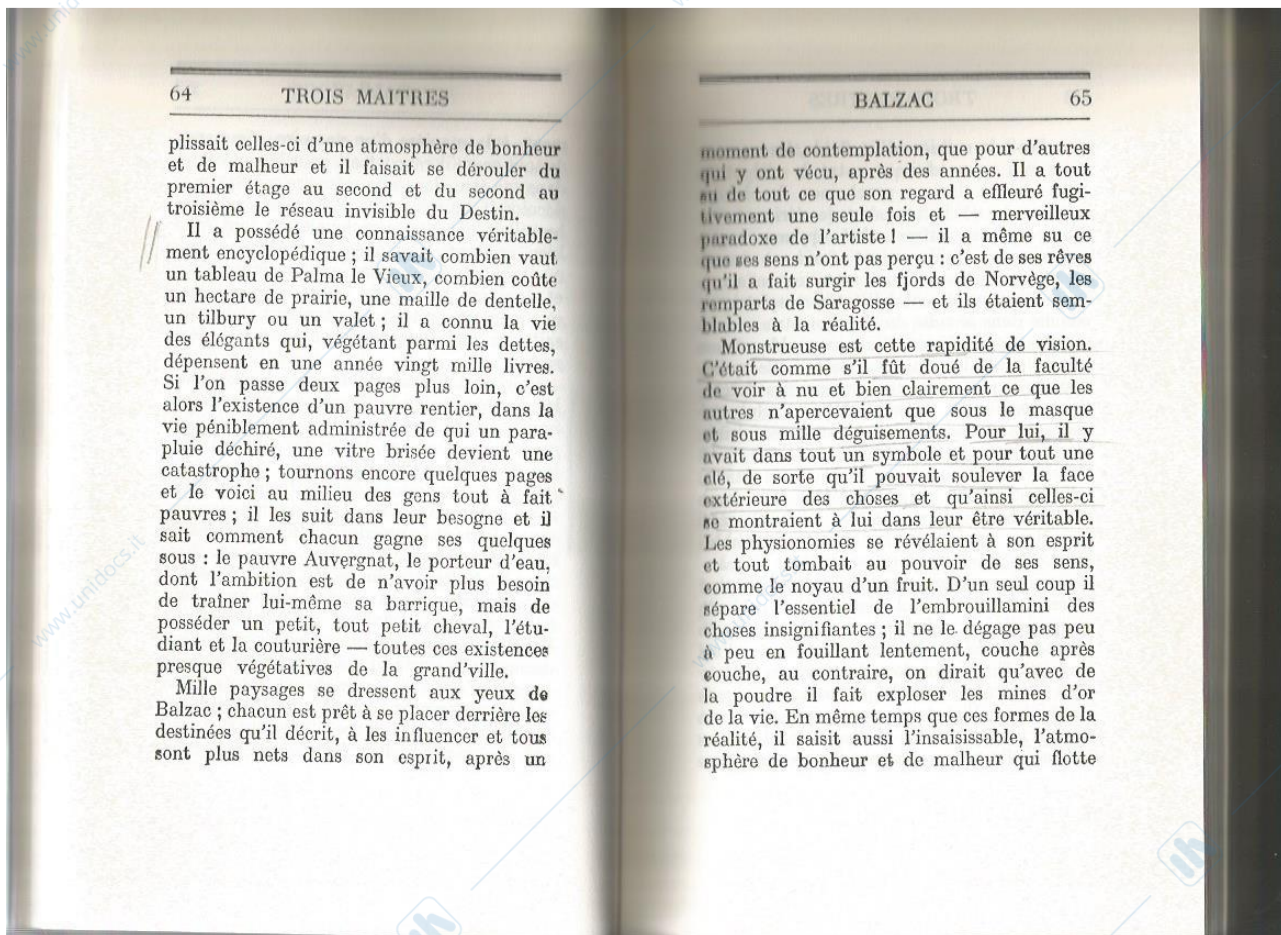
la transmission magnétique de la volonté d'un médium dans un autre; il croyait que les doigts étaient des réseaux de feu rayonnant la volonté; il attachait cette conception aux spiritualisations mystiques de Swedenborg, et il concentra toutes ces amusettes qui n'étaient pas entièrement figées en une théorie, dans la doctrine de son favori, ce Louis Lambert, le « chimiste de la volonté », cette singulière figure d'un homme mort prématurément qui incarne étrangement le propre portrait de Balzac et son désir d'une perfection intérieure et qui plus souvent que tout autre personnage de l'auteur fait des emprunts à la vie de celui-ci.

Chaque visage était pour lui une charade à deviner. Il prétendait reconnaître dans la face de chaque individu une physionomie d'animal; il croyait pouvoir distinguer à des signes secrets les gens voués à la mort; il se vantait de pouvoir dire la profession de toute personne qui passait dans la rue d'après sa figure, sa démarche et son costume. Mais cette connaissance intuitive ne lui paraissait pas encore la plus haute magie du regard divinatoire; car tout cela ne s'appliquait qu'à la réalité présente. Son ambition la plus profonde était d'être semblable à ces hommes aux forces concentrées qui peuvent non seule-

ment découvrir les choses momentanées, mais encore pénétrer le passé, d'après les traces qu'il a laissées, et l'avenir, d'après les racines qui en sont déjà formées; son ambition la plus profonde était d'être le frère des chiromanciens, des devins, des faiseurs d'horoscopes, des « voyants », de tous ceux qui, doués du regard pénétrant de la « seconde vue », prétendaient reconnaître les choses intérieures d'après l'extérieur et l'illimité d'après les lignes du fini, qui pouvaient, en regardant les minces lignes de la main, dérouler le chemin de la vie passée et prolonger dans le futur cet obscur sentier. Un pareil regard magique, d'après Balzac, n'est donné qu'à celui qui n'a pas dispersé son intelligence en mille directions, mais qui — l'idée de la concentration revient sans cesse chez Balzac — l'a épargnée en lui-même pour la tourner vers un but unique.

Le don de « seconde vue » n'est pas seulement celui du magicien et du « voyant »; la « seconde vue », cette connaissance spontanée et visionnaire, cette marque incontestable du génie, les mères l'ont également à l'égard de leurs enfants; elle appartient aussi à Desplein, le médecin qui d'après la souffrance confuse d'un malade détermine aussitôt la cause de son mal et la limite probable de la durée de sa





la mystérieuse attraction de la lune sur les marées; il y a cette atmosphère incorporelle, qui est comme tissée de nuages et de lumière, qu'on appelle une époque. L'unique loi de ce nouveau Cosmos serait que tout ce qui agit sur les choses se modifie également soi-même; que rien n'agit librement, comme un dieu qui ne ferait qu'exercer son influence du dehors, mais que tous les hommes dont l'assemblage instable constitue une époque sont également formés par cette époque et que leur morale et leurs sentiments sont, tout comme eux-mêmes, des produits. D'après cette loi, tout est relatif; ce qui à Paris est appelé vertu est considéré comme un vice derrière les Açores; il n'y a pas de valeurs fixes et les hommes passionnés doivent estimer le prix de l'univers comme Balzac veut qu'ils estiment le prix d'une femme: elle vaut toujours ce qu'elle coûte.

La mission du poète, à qui — ne serait-ce que parce que lui-même est simplement un produit, une créature de son temps — il est interdit d'extraire de ces choses changeantes ce qu'elles ont de permanent, ne peut être que de décrire la pression atmosphérique, l'état intellectuel de son époque, le jeu réciproque des forces collectives qui ont animé, groupé et de nouveau séparé

les millions de molécules. Etre le météorologiste des courants atmosphériques de la société, le mathématicien de la volonté, le chimiste des passions, le géologue des formes primitives des nations — en somme un savant multiple qui sonde et ausculte avec toute sorte d'appareils le corps de son époque et en même temps un collectionneur de tous les faits, un peintre des paysages contemporains et un soldat des idées contemporaines, telle est l'ambition de Balzac. Voilà pourquoi il était si infatigable dans l'enregistrement des choses infinitésimales aussi bien que des plus grandioses. Et c'est ainsi que son œuvre, d'après le mot profond de Taine, est devenue le plus grand magasin de documents humains qu'il y ait eu depuis Shakespeare.

Pour ses contemporains et pour beaucoup de gens d'aujourd'hui, Balzac n'est, il est vrai, que l'auteur de romans. Ainsi considéré, vu à travers la lunette esthétique, il ne paraît pas tellement surnaturel. Car, à vrai dire, il n'a que peu de *standard works*. Balzac ne doit pas être jugé d'après un de ses livres pris en particulier, mais d'après l'ensemble; il doit être considéré comme un paysage avec sa montagne et sa vallée, son horizon illimité, ses crevasses traitresses et ses tor-

rents rapides. Avec lui commence — on pourrait même presque dire finit, s'il n'y avait pas eu ensuite Dostoïevski — la conception du roman comme encyclopédie du monde intérieur. Avant lui les écrivains ne connaissaient que deux moyens pour faire marcher le moteur somnolent de l'action: ou bien ils s'appuyaient sur le hasard agissant de l'extérieur, lequel comme un vent violent gonflait la voile et faisait avancer l'esquif, ou bien ils choisissaient comme force agissant intérieurement toujours l'impulsion érotique, les péripéties de l'amour. Balzac, lui, a procédé à une transposition de l'érotique; pour lui, il y avait deux catégories d'hommes de désir (et, comme il a déjà été dit, seuls les hommes de désir, les hommes ambitieux l'ont intéressé): les érotiques, au sens propre du mot, c'est-à-dire quelques hommes et presque toutes les femmes, qui vivent uniquement sous la constellation de l'amour, qui sont nés sous elle et qui périssent également sous son signe; mais le roman de Balzac a acquis une variété extraordinaire du fait qu'il a reconnu et montré que toutes les forces que dégage l'érotique ne sont pas les seules existantes, que les péripéties de la passion, chez d'autres individus, possèdent la même intensité de vie et se développent

sous d'autres formes et dans d'autres symboles sans que la force motrice primitive ne perde rien de son action ou de son intérêt.

Balzac a encore alimenté son œuvre à une seconde source de réalité: il a introduit l'argent dans le roman. Lui, qui ne reconnaissait pas de valeurs absolues en tant que secrétaire de ses contemporains, en tant que statisticien du relatif, il a observé les valeurs extérieures, morales, politiques et esthétiques, et, avant tout, cette valeur objective, d'une application universelle, qui, de nos jours, pour chaque objet, se rapproche presque de l'absolu: la valeur pécuniaire. Depuis que les privilèges de l'aristocratie sont abolis, depuis le nivellement des différences, l'argent est devenu le sang, la force agissante de la vie sociale. Chaque chose est déterminée par sa valeur, chaque passion par les sacrifices matériels qu'elle exige, chaque individu par son revenu extérieur. Les chiffres sont le baromètre de certains états atmosphériques de la conscience, que Balzac s'est donné pour tâche d'étudier.

Et l'argent embrasse toute la périphérie de ses romans. Non seulement Balzac y décrit la formation et la chute des grandes fortunes, les sauvages spéculations de la Bourse; non seulement il raconte les grandes

batailles de l'Argent, dans lesquelles il se dépense autant d'énergie qu'à Austerlitz et à Waterloo; non seulement il dépeint cette vingtaine de types de chasseurs d'argent, les uns par avarice, les autres par haine, les autres par esprit de prodigalité ou par ambition, ces hommes qui aiment l'argent pour l'argent, ceux qui l'aiment comme un symbole et ceux pour qui il n'est qu'un moyen d'atteindre les fins qu'ils poursuivent: Balzac a encore été le premier et le plus intrépide à montrer par mille exemples comment l'argent lui-même s'infiltré dans les sentiments les plus nobles, les plus délicats et les plus immatériels.

Tous ces héros calculent, comme nous le faisons malgré nous dans l'existence quotidienne. Ces débutants qui arrivent à Paris savent bien vite ce que coûte la fréquentation de la bonne société, une toilette élégante, des souliers vernis, une nouvelle voiture, un appartement, un domestique, mille riens et futilités qui tous demandent à être connus et payés. Ils savent que c'est une véritable catastrophe que d'être méprisé pour un gilet démodé; ils comprennent bien vite que seul l'argent ou l'apparence de l'argent ouvre les portes, et c'est de ces petites humiliations incessantes que naissent ensuite les

grandes passions et la tenace ambition.

Balzac ne les quitte pas d'un pas. Il est à côté des prodiges, pour compter leurs dépenses; à côté des usuriers, pour compter le taux de leurs intérêts; à côté des marchands, pour calculer leurs bénéfices, à côté des dandys pour compter leurs dettes et à côté des politiciens, pour compter leurs pots-de-vin. C'est l'argent qui marque les graduations de la montée des sentiments d'inquiétude, la pression barométrique des catastrophes prochaines. Comme l'argent était le précipité matériel de l'ambition universelle, comme il s'insinuait dans tous les sentiments, il lui fallait, lui, Balzac, pathologiste de la vie sociale, afin de reconnaître les crises du corps malade, procéder à la microscopie du sang et, pour ainsi dire, déterminer la proportion d'argent contenue en lui. Car toute vie en est saturée; il est l'oxygène des poumons déprimés; personne ne peut s'en passer: l'ambitieux à cause de son ambition, l'amoureux à cause du bonheur qu'il recherche; et l'artiste est encore celui de tous qui peut le moins s'en passer: Balzac l'a su lui-même mieux que personne, lui sur les épaules de qui s'entassait une dette de cent mille francs, ce poids terrible, que souvent, pour quelques instants — dans

l'extase du travail — il soulevait de ses épaules et qui finissait toujours par retomber sur lui d'une manière écrasante...

L'œuvre de Balzac est immense. Dans ses quatre-vingts volumes vit toute une époque, tout un univers, toute une génération. Jamais avant lui n'avait été méthodiquement tentée une entreprise aussi grandiose; jamais l'audace d'une volonté surhumaine ne fut mieux récompensée. Les dilettantes, ceux qui, pour se délasser, cherchant le soir à oublier le monde mesquin de leur existence veulent de nouvelles images et de nouvelles âmes, trouvent chez Balzac toute l'excitation qu'il leur faut et un théâtre varié; les dramaturges y trouvent matière à cent tragédies; les savants, une foule de problèmes et d'idées — négligemment jetés comme les miettes de la table d'un homme plus que repu; les amoureux y trouvent une ardeur d'extase pour ainsi dire idéale. Mais l'héritage le plus riche est encore pour les poètes. Dans le projet de la *Comédie humaine*, à côté des romans achevés, il y en a encore une quarantaine d'inachevés, qui n'ont pas été écrits; l'un s'appelle « Moscou », celui-là « La Plaine de Wagram »; un autre traite des batailles livrées autour

de Vienne, un autre encore est consacré à la vie de la passion.

C'est presque un bonheur que tous ces ouvrages n'aient pas été terminés. Balzac a dit un jour: « Est un génie celui qui en tout temps peut transformer ses pensées en actions. Mais le génie tout à fait grand se garde d'exercer continuellement cette activité, car il ressemblerait trop à Dieu. » En effet, s'il lui avait été permis d'achever tous ses romans, de refermer entièrement sur lui-même le cercle des passions et des événements, son œuvre aurait atteint les limites de l'inconcevable. Elle serait devenue une monstruosité, l'effroi de tous ceux qui viendraient après lui, découragés par l'impossibilité de l'atteindre; tandis que, telle qu'elle apparaît — torse sans pareil — elle est un stimulant extraordinaire et l'exemple le plus grandiose que puisse trouver une volonté créatrice en marche vers l'inaccessible.

